



Grand Prix cinéma de "Elle"

L'exercice de l'état, de Pierre Schoeller

Il n'est pas simple pour un film politique d'éviter l'écueil de la machine qui broie ou de l'appareil d'état qui usurpe. Le film magistral de Pierre Schoeller accomplit cette prouesse de décrypter le pouvoir sans jamais le réduire à une vision manichéenne facile.

Les Ardennes l'hiver, un accident de car mortel, et la mobilisation du Ministre des transports et de son staff. L'effroyable fait divers est le point de départ d'une démonstration brillante sur les misères et grandeurs d'un Ministre, extraordinaire Olivier Gourmet, et de son chef de cabinet, non moins troublant Michel Blanc. Au-delà de l'amitié qui unit les deux hommes, deux images du pouvoir s'expriment ici avec brio, et c'est d'ailleurs l'une des qualités majeures du film de nous donner à explorer ce double prisme d'une même réalité.

Le Ministre est un homme d'action, sans doute finalement plus contrarié par le succès qu'il n'est porté par lui ; ses convictions se perdent dans la vacuité des opérations médiatiques tandis que sa ténacité se délite dans la vanité de sa propre soif de triomphe.

A ses côtés, mais pas vraiment là malgré une collaboration de longues années, la figure du chef de cabinet, subtilement incarnée par un Michel Blanc dont on se doute qu'il tait plus de choses qu'il n'en affirme.

Il flotte sur ce film intense une atmosphère de fin de règne, si palpable en ces temps de crise. Les élites

ne sont pas gratuitement mises au pilori, mais elles ne sont pas épargnées non plus. Car la grande question que semble poser « l'exercice de l'état », comme son titre le suggère, réside bien dans la manière dont la politique s'apparente trop souvent à un exercice rhétorique, trop éloigné des véritables enjeux socio-politiques de notre pays en souffrance.

À une époque où la petite phrase importe plus que l'action, où « les bouffons sont désormais dans les cathédrales alors qu'ils restaient à l'extérieur auparavant », « l'exercice de l'état » est une véritable pépite, qui réveille le sens critique et incite à la réflexion citoyenne. En cette période pré-électorale, c'est un cadeau qui nous est fait, une invitation à ne pas nous satisfaire de la morosité ambiante, et à agir pour retrouver la voie royale chère à Malraux, omniprésent dans le film de Pierre Schoeller.



Shame, de Steve Rodney Mac Queen



Shame est le film de l'ultra moderne solitude, une plongée clinique dans le quotidien aseptisé d'un trader new-yorkais, en proie à une addiction sexuelle qui le désespère plus qu'elle ne le fait jouir. Il y a du Bret Easton Ellis dans cet univers où les êtres sont interchangeable, réduits à la fonctionnalité de leur sexe. Mais Steve Rodney Mac Queen, réalisateur du déjà très remarqué *Hunger*, ne tombe pas dans le porno, malgré la nausée qu'inspire la crudité de certaines scènes, désespérantes dans la répétition.

Son approche est aussi artistique (les images sont d'une beauté à couper le souffle) qu'humaniste, même si tragiquement sans espoir; tout le film semble dire qu'on n'échappe pas à son histoire familiale, et que le refuge des corps est inéluctablement frappé d'impuissance puisque l'oubli est impossible.

Il règne sur le film la pesanteur d'un secret d'enfance, qui n'est pas sans rappeler d'ailleurs la touffeur angoissante du *Festen* de Thomas Vinterberg. Et le rythme du film, qui va en s'accélégrant jusqu'au vertige, souligne avec d'autant plus de désespérance l'anonymat des corps qui n'ont plus rien d'humain. Et ne laissent pas grand espoir en une possible réconciliation.

Michael Fassbender est époustoufflant de justesse dans ce rôle qui consiste, justement, à un effacement progressif de l'individu, broyé par ses propres démons, et happé par la spirale de l'inassouvissement.